

PIERRE GASCAR

Portraits
et souvenirs

nrf

GALLIMARD

PIERRE GASCAR

PORTRAITS
ET SOUVENIRS

nrf

GALLIMARD

LES DIEUX LARES

Philippe Hériat

Le pastel est traité dans les tons de Vuillard, dont on sait avec quel bonheur il recrée le climat des intérieurs bourgeois de son époque, allant, par-delà l'anecdote, jusqu'à lui donner la lumière, la couleur d'un monde mental. La pièce représentée ici, moitié cabinet de travail moitié salon, est cependant plus vaste en perspective, plus haute de plafond et surtout meublée d'une façon plus recherchée que celles où Vuillard place ses personnages, toujours comme un peu engourdis de moeurs casanières.

Il s'agit vraisemblablement d'un décor de théâtre vide d'acteurs, car la peinture de genre fait figurer en général des personnages dans ses compositions. De plus, la forme sous laquelle le pastel se présente indique l'ébauche, la maquette. Il est jeté sur une feuille ; incertains, s'effrangeant, ses bords l'enferment dans une espèce de nébuleuse. On pense à l'ouverture d'une grotte éclairée, semblable à celle où, traditionnellement, on place la scène de la Nativité, pour l'assimiler, dans une volonté de spiritualisation, à une source de lumière.

Je ne sais, à dire vrai, si l'artiste à qui je dois ce pastel, Lila de Nobili, qui, il y a une trentaine d'années, a connu, comme décoratrice, une juste notoriété sur les grandes scènes

de Paris et d'Europe, a eu le dessein d'accentuer dans sa composition la lumière émanant de la pièce vide de tout être humain qu'elle représente. Cette lumière, c'est peut-être moi qui, en grande partie, l'apporte, comme le font, au-dedans d'eux-mêmes, les dévots, devant la grotte de la Nativité. La mémoire tourne quelquefois à la dévotion... L'homme qui vivait et travaillait dans cette pièce était mon ami Philippe Hériat, mort depuis vingt ans.

On aperçoit dans la pièce un grand bureau Louis XVI, avec des baguettes d'angle de cuivre. Deux hautes lampes de tribunal à abat-jour semi-sphériques de tôle peinte y sont posées. Un canapé Empire plutôt massif est placé perpendiculairement au bureau, derrière lequel une grande glace surmonte une cheminée dont on ne distingue que le dessus de marbre. Derrière le canapé, près duquel une table basse fait office de desserte, se trouve une importante bibliothèque vitrée. De l'autre côté de la pièce, on voit un guéridon entre deux fauteuils Louis-Philippe, un cartonnier contre le mur, à gauche de la porte-fenêtre donnant sur un balcon et encadrée de lourds rideaux grenat... Mais je ne viendrai jamais à bout de cet inventaire. Il y faudrait Balzac.

Balzac, il est là, d'une certaine manière. Il s'asseyait toujours dans un de ces deux fauteuils Louis-Philippe, quand il rendait visite à ses amis le commandant Carraud et sa femme Zulma (un des prénoms à la mode sous le Directoire), de chez qui beaucoup de ces meubles proviennent. D'héritage en héritage, ils ont abouti dans l'appartement parisien du romancier Philippe Hériat, arrière-petit-fils de Zulma Carraud par sa mère. Pendant vingt-cinq ans, je me suis assis dans un de ces fauteuils qui, plus qu'aucun des meubles voisins, souvent de même origine pourtant, gardent un caractère historique et se campent ostensiblement, comme si un siège continuait de faire corps avec la personne qui l'a longtemps occupé.

Cependant Balzac est surtout présent, il va de soi, dans la bibliothèque, où s'alignent des exemplaires des éditions originales de ses œuvres, avec leurs dédicaces d'une écriture au tracé un peu épais, le papier de l'époque tendant à boire. Mais l'aspect écrasé du graphisme s'accorde avec les sentiments de l'auteur, avec ses mots empreints de spontanéité, portés par un élan du cœur, même s'ils ne vont pas à part égale à chacun des deux membres du couple auquel ils sont adressés. Balzac avait beaucoup d'amitié pour le commandant Carraud, que son beau-frère Surville lui avait fait connaître, à ses débuts d'écrivain, mais il s'était surtout attaché à Zulma Carraud, jeune femme intelligente et sensible, ouverte à la littérature et aux arts.

Attachement si pur, dès sa naissance, que Balzac se refusait à en assumer, à lui seul, le caractère éthéré, craignant peut-être que ses dispositions viriles ne fussent mises en doute par son amie. Il préférait le mettre sur le compte de l'intransigeante vertu de celle-ci. « Vous êtes voluptueuse, lui disait-il, mais vous résistez à la volupté. » Les traits un peu mâles qu'on observait dans le visage de la jeune femme, non sans beauté cependant, la vouaient peut-être à ne jamais parler qu'à l'esprit de Balzac; mais c'était sur un mode fraternel qui venait heureusement infléchir, humaniser la relation intellectuelle.

«Vous me trouverez toujours, quand vous sentirez le besoin d'un épanchement», écrivait Zulma Carraud dans une de ses fréquentes lettres à Balzac. « Je ne veux pas et je n'ai jamais voulu de cette amitié charmante que vous offrez aux femmes; je prétends à un sentiment plus élevé. Oui, Honoré, il faut que vous m'estimiez assez pour me mettre en réserve, pour ainsi dire... Si quelque mécompte vient troubler votre bonheur, vous verrez comme je saurai répondre à votre appel. »

Pleine de foi en lui, elle lui vouait une admiration exigeante, s'employait à détourner le romancier des sujets qu'elle jugeait indignes de son talent, le mettait en garde contre les trompe-l'œil du succès. « La célébrité n'est pas pour vous », allait-elle jusqu'à lui écrire. « Il faut prétendre plus haut. Vous dépensez vainement une si rare intelligence ! » Seuls la satisfaisaient pleinement ceux de ses romans qui avaient une teinte philosophique. Ainsi elle portait aux nues *Louis Lambert*, le mettait « à mille piques au-dessus du *Faust* de Goethe ». Mais, en essayant de le détourner de la recherche de la célébrité, c'est-à-dire des mondanités parisiennes dont, à cette époque, on ne pouvait guère la séparer, Zulma Carraud ne révélait-elle pas le caractère possessif de l'affection qu'elle lui portait ?

La très large hospitalité que le couple offrait constamment à l'écrivain, souvent en quête d'un refuge où travailler en paix, pouvait ainsi apparaître un peu calculée, pour ne pas dire « intéressée » de la part de la jeune femme. Les fonctions du commandant, ancien polytechnicien, ainsi lié à Surville, le beau-frère de Balzac, son condisciple, imposait au couple de vivre à peu près constamment en province. D'abord directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr, l'ancien polytechnicien, suspect, sous la monarchie de Juillet, de sentiments républicains (la grande école en était un des principaux foyers intellectuels), avait été nommé inspecteur de la poudrière d'Angoulême, une manière de disgrâce.

Mais, après tout, la vie n'était pas sans douceur, sur les rives de la Charente, et Balzac venait fréquemment la goûter. Le « galérien de la plume », comme il se désignait lui-même, assez lucide cependant pour avouer, en même temps, sa passion, et se décrire courant vers sa table de travail avec la même fièvre que le joueur vers la table de jeu, trouvait là, dans les moments de répit qu'il s'accordait, outre les pay-

sages apaisants de cette partie de la France, la jeune femme qui aimait en lui ce qu'il y avait, à ses propres yeux, de plus élevé, cette pensée tournée vers la métaphysique, cette spiritualité ésotérique dans laquelle pourtant la postérité serait loin de voir la meilleure part de son génie.

Conscient d'avoir en Zulma Carraud la plus perspicace de ses admiratrices, il avait fait d'elle, qui avait d'ailleurs pris les devants, son directeur de conscience, bien qu'elle ne fût que de trois ans son aînée. Se connaissant trop faible, trop imbu de lui-même pour reconnaître spontanément ses fautes et s'en repentir, il s'offrait volontiers aux verges de Zulma.

« Honoré, je souffre de ne pas vous voir grand ! » lui écrivait-telle lors d'une des escapades d'Honoré en compagnie de la marquise de Castries, dont il essayait vainement de faire sa maîtresse. « Vous devez être vendu à un parti [Zulma connaissait ses sentiments légitimistes], et une femme est le prix de ce marché. Vous êtes à Aix, parce que vous répudiez la vraie gloire pour la gloriole!... Je vous dis bien des duretés, Honoré, mais quand vos duchesses vous manqueront, je serai toujours là, avec ma bonne et franche affection. »

Chaque fois, Honoré protestait, mais sans grande vigueur: «Vous êtes injuste! Moi, vendu à un parti pour une femme! Moi, un homme chaste depuis un an!... Je considère qu'une vie comme la mienne ne doit s'accrocher à aucune jupe de femme. »

Il n'en supportait pas moins de Zulma des remontrances que, même les sachant fondées, il n'aurait acceptées d'aucune autre femme, pas même de sa sœur Laure, qu'il adorait depuis son plus jeune âge. Sa confiance en Zulma Carraud était telle qu'il faisait d'elle, à l'occasion, sa secrétaire privée. Une des premières lettres de Balzac à Mme Hanska serait de la main de Zulma, jusque dans sa

teneur. Par la suite, Balzac expliquerait à la Polonaise, surprise par cette écriture inhabituelle, qu'il souffrait quelquefois de la fameuse « crampe de l'écrivain ».

Ses séjours fréquents à Angoulême, outre qu'ils lui permettaient de goûter les joies de l'amitié et tous les agréments réservés à un hôte choyé, lui faisaient découvrir les mœurs de la province, dont on sait quelle place elles allaient tenir dans son œuvre. Bientôt, Issoudun, centre de la région d'où Zulma était originaire et où elle résiderait souvent avec le commandant dans la demeure que sa grand-mère lui aurait laissée, à sa mort, allait permettre à Balzac, venu de temps en temps les rejoindre, de compléter les tableaux de mœurs provinciales dont il aurait déjà trouvé des éléments à Angoulême.

Toute l'œuvre de Balzac, romancier sociologue, pour ne pas parler ici du subtil analyste des sentiments, repose sur le rapide essor de la bourgeoisie, au cours du demi-siècle qui suit la Révolution française, de laquelle elle est pratiquement issue. De souche bourgeoise lui-même, Balzac s'est mentalement séparé de sa classe sociale d'origine par un sentiment de supériorité que justifiera la grandeur de son œuvre littéraire et qui lui procure la distance sans laquelle celle-ci manquerait d'objectivité.

Retraçant la genèse historique de cet avènement de la bourgeoisie, il va montrer les transformations de la pensée et de la sensibilité qui accompagnent cette mutation de toute une partie de la société française, la flambée des ambitions, la promotion morale des grandes fortunes que, seuls, les titres de noblesse légitimaient jusqu'alors dans la conscience collective, le renversement des hiérarchies traditionnelles.

Ne se bornant pas à décrire l'âpreté de la compétition que l'évolution des esprits et celle, concomitante, des institutions

et des mœurs ont provoquée, Balzac va s'appliquer à dépeindre, jusque dans ses moindres aspects, le monde concret que l'avènement de la bourgeoisie a fait naître. Ainsi le romancier est encore sociologue, quand il s'attarde à décrire des intérieurs, les objets qu'on y voit, les vêtements que les personnages portent, quand il drape devant nous ces tentures, quand il détaille ces meubles contournés... C'est que le règne de plus en plus affirmé de la bourgeoisie a imprimé sa marque dans tout ce dont la vie quotidienne s'entoure. L'impression d'aisance y domine, indiquant dans chaque détail de ce cadre une liberté financière assez large, mais strictement contrôlée. Pour être d'un certain prix, ces meubles, ces objets, ces éléments décoratifs ne traduisent pas réellement l'opulence et ne révèlent, en tout cas, aucun esprit d'ostentation.

En même temps, le besoin, chez les occupants de ces intérieurs plutôt luxueux, de se trouver à l'aise physiquement, reste d'une simplicité venue de leurs origines, a modelé, domestiqué le mobilier, dès lors soumis à la loi du confort, mot que l'anglomanie va bientôt mettre à la mode. Le confort se trouve représenté par la forme nouvelle de ces fauteuils Louis-Philippe, un peu lourds, mais aux agréables arrondis, par les canapés profonds, par les tentures opulentes et par les épais tapis qui concourent à une impression de bien-être et même d'agréable confinement.

La bourgeoisie de l'époque montre une discrète, mais cependant visible vénération pour tous les biens matériels qui attestent sa réussite, et que l'aristocratie, hier, se croyait tenue, tout en usant, de traiter avec une certaine désinvolture. Ici, chaque objet, encore lourd de sa valeur marchande et étincelant de nouveauté, est traité comme s'il était une des pierres de soutènement de l'édifice bourgeois qui continue de s'élever. Dans ses minutieuses, ses interminables descriptions

d'intérieurs, Balzac, trahissant son « esprit de classe », dont sa particule d'emprunt ne saurait l'affranchir, semble inventorier avec délectation et respect les attributs d'une religion domestique, d'un culte.

Cet inventaire, je pourrais le reprendre ici, dans la pièce que le pastel représente, mais en y apportant, il va de soi, des sentiments bien différents de ceux dont Balzac fait visiblement preuve dans ses complaisantes descriptions d'intérieurs. Le souvenir me guiderait, rendrait parlants les éléments de ce décor qui, dans le pastel, semble attendre qu'on le réhabite, mais qui a disparu à jamais.

Les objets, que le terme de bibelots banalise, sinon déprécie, étaient nombreux dans cet appartement, certains se trouvant sur le dessus de la cheminée, quelques-uns sur le bureau et sur un guéridon, d'autres enfin sur les rayons de la bibliothèque, devant les livres, à l'abri des accidents et de la poussière, mais aussi, intentionnellement peut-être, hors des regards des visiteurs, car la lumière venue de la fenêtre substituait un reflet à la transparence des vitres du meuble.

Vers la fin de la première moitié du XIX^e siècle, la mode des « keepsakes », des objets-souvenirs, était venue répondre au goût du superflu, fût-il sagement mesuré, et au développement des rapports sociaux, maintenant haussés au rang de mondanités bourgeoises. Les boîtes, cadeaux faciles, à cause de leur prix, de leur faible volume, de leur variété, l'emportaient sur tous les autres « keepsakes ». Beaucoup se retrouvaient ici, mêlés à des médaillons, à des étuis à cigares, à des loupes montées sur écaille, etc. déposés par les vagues successives des héritages.

Dans son testament, Balzac avait indiqué certains objets qu'il laissait en souvenir à Zulma Carraud, ainsi qu'au docteur Nacquard, son médecin sa vie durant, et à Alexandre de Berny, le fils de la comtesse de Berny, dont l'amour avait

éclairé la jeunesse de l'écrivain. Il se pouvait que les descendants successifs de Zulma Carraud eussent mêlé aux objets qui venaient de Balzac, et qu'ils ne jugeaient pas nécessaire peut-être d'isoler comme des reliques, ceux qui avaient une autre origine. De la sorte, dans la pièce à la fois cabinet de travail et salon, que le pastel représente, le legs de Balzac ne se distinguait pas des objets qui l'entouraient, mais qui, de ce fait, tiraient tous un surcroît d'éclat, à mes yeux au moins, de la présomption qu'ils autorisaient. L'époque à laquelle ils appartenaient et qu'ils rappelaient par leur aspect, comme par leur qualité, quelquefois à la limite du raffinement, mais cependant éloignée de la sophistication, suffisait à leur donner une teinte balzacienne, les appropriant tous, au moins chronologiquement, au monde de *La Comédie humaine*.

Ce monde, que mes lectures m'avaient rendu familier, les dessins de Gavarni, de Monnier, de Daumier et les gravures de mode du *Petit Courrier des dames* venant l'illustrer, restait cependant pour moi enfermé dans la convention historique. Seuls, ces objets, qu'ils eussent réellement appartenu, en majorité, à Balzac ou qu'ils fussent anonymes, simplement issus d'une de ses descriptions, comme des milliers d'autres, pouvaient, me semblait-il, m'introduire dans l'intimité de ce temps. Mes origines populaires ne m'avaient pas doté du minimum d'accoutumance, de complicité inconsciente qu'avaient acquis mes contemporains de la bourgeoisie dans leur milieu familial, où ils s'étaient frottés à un passé authentifié, alors qu'ils marchaient encore à quatre pattes. Dépourvu de cette mémoire sociale atavique, j'étais un étranger dans le monde dont le pastel donnait une image.

J'avais à apprendre jusqu'aux noms de certains meubles moins importants que ceux du salon-cabinet de travail, presque graciles, d'un style plutôt féminin, et qui se trouvaient dans les pièces voisines. Mon ami Philippe Hériat

veillait sur ce point à mon éducation. Tel curieux petit meuble à deux corps (de l'époque, il va sans dire) était un « bonheur-du-jour ». Un grand nombre de boîtes aux couvercles représentant des bouquets de fleurs en marqueterie, un joueur de viole en costume médiéval, des papillons aux ailes de nacre, etc. le garnissaient, indépendamment de celles qui se trouvaient à l'intérieur, y voisinant avec des éventails. Tel autre meuble comportant des étagères s'appelait un « petit Dunkerque », nom qui s'appliquait aussi, m'apprenait mon initiateur, aux bibelots, le plus souvent d'ivoire, qu'on y plaçait. Ainsi il apparaissait que le bibelot, le « keepsake » avait donné naissance à ces meubles, ces crédences, de la même façon que la graine donne naissance à l'arbre.

Du haut de son portrait, au-dessus du chevet du lit du maître des lieux, Zulma Carraud semblait présider à la leçon que je recueillais de la bouche de son arrière-petit-fils. La toile, datée de 1827, et due à un certain Édouard Viénot, la montrait en jeune mère, un nourrisson sur ses genoux. C'était l'époque où Balzac commençait à s'affirmer dans les lettres, progrès suivis par son amie Zulma avec presque autant de vigilance, de ferveur, que ceux du petit être reposant sur ses genoux, dans son portrait.

Mais l'affection qu'elle éprouvait pour l'écrivain n'allait pas garder, les années passant, son caractère résolument étranger à la passion amoureuse. Les liaisons répétées de Balzac avec des « duchesses », désignation globale des femmes de la haute société, n'avaient d'abord éveillé qu'un peu d'agacement chez Zulma Carraud, aux yeux de qui elles ne constituaient après tout qu'une forme, certes contestable, de stratégie sociale.

Quand il se mit à s'attacher à des femmes qui ne pouvaient nullement l'aider à fortifier sa position dans le monde, comment Zulma ne se serait-elle pas sentie dédaignée?

Ainsi n'avait-il pas emmené en Italie, travestie en homme, une amie intime de Zulma, Caroline Marbouty ? En s'opérant maintenant non seulement dans la classe sociale de Zulma, mais jusque dans son entourage, les choix « galants » de Balzac faisaient ressentir davantage à celle-ci son exclusion. Femme de devoir, comme on dit, bonne épouse, elle ne se serait jamais donnée vraisemblablement à son cher Honoré. Mais il ne faut pas voir là une contradiction : à égalité d'âge, une femme peut-elle nourrir un sentiment tout à fait désincarné pour un homme qu'elle admire et qui montre un goût très vif pour les plaisirs de l'amour ?

Dévoré par la création littéraire, courant sans cesse après l'argent, ses créanciers à ses trousses, mais aussi donnant aux femmes le peu de temps dont il peut disposer, Balzac va espacer de plus en plus ses visites à Issoudun, chez les Carraud. Ses lettres mêmes se feront plus rares. D'où ces lignes désabusées, mais toujours affectueuses, que Zulma lui adressera : « Vous êtes heureux, je le sais; je n'ai voulu mêler (en vous écrivant plus tôt) aucune pensée étrangère aux délices de votre vie actuelle... Nous suivons des routes si divergentes qu'il n'est pas étonnant que nous ne puissions nous donner la main. » Les idées radicalement légitimistes que Balzac professera bientôt, jusque dans ses écrits, heurteront de plus en plus Zulma, sincèrement républicaine, même si c'est avec modération, comme on l'est, en général, dans la bourgeoisie.

Leurs liens subsisteront cependant. Zulma Carraud sera une des trois premières personnes à qui Balzac annoncera son mariage avec Mme Hanska. Dans son testament, il lui léguera, on l'a vu, un certain nombre d'objets... Elle lui survivra trente-neuf ans, mourant nonagénaire. Veuve depuis longtemps et ayant perdu ses deux fils, elle aura occupé sa vieillesse solitaire à écrire des livres pour enfants qui connaîtront un certain succès dans la Bibliothèque rose...

Le portrait de Zulma Carraud en jeune mère constituait une preuve saisissante de ce qu'on nomme « l'air de famille » : le visage de Philippe Hériat transparaisait à mille endroits – les yeux parlant les premiers – dans celui de sa bisaïeule, où courait un reflet viril et que surmontait une volumineuse coiffure à coques, selon la mode du temps. Cette éclatante parenté génétique expliquait sans doute, en partie, l'attachement de Philippe Hériat pour Zulma Carraud, à travers laquelle l'ombre de Balzac venait jusqu'à lui, renforçant sa vocation littéraire.

Mais, celle-ci étant, on pouvait considérer qu'un choix venait s'ajouter à l'inclination héréditaire et que, dans la configuration familiale, où le camp maternel et le camp paternel coexistaient naturellement, même s'ils se confondaient en partie, Philippe Hériat (à l'état civil, Raymond Payelle) faisait sien le premier. Cette préférence était d'autant plus significative que, dans ce petit univers des Carraud-Payelle (le père de Philippe Hériat s'appelait Georges Payelle), un autre écrivain de même stature que Balzac était présent. Il s'agissait de Victor Hugo.

Le pastel représentant le salon-cabinet de travail de Philippe Hériat ne permet pas de distinguer, sur le mur de droite, un grand cadre recouvert d'un verre qui, par l'effet de la perspective, aveugle d'un reflet l'image qu'il protège. C'est un agrandissement du portrait photographique de Victor Hugo sur son lit de mort. Il est dû à Nadar et constitue un exemple du degré de perfection (également présent chez Carjat) que l'art de la photographie a parfois atteint dans la seconde moitié du siècle dernier, alors que ses progrès techniques étaient encore, en grande partie, à venir.

Dans ce portrait mortuaire, la lumière du projecteur du photographe fait de la chevelure blanche du poète un nimbe

auquel la barbe, également immaculée, se relie. Il y a là tout l'éclat d'une transfiguration. Dans la pièce représentée par le pastel et où les lueurs d'un temps révolu s'accrochent par endroits aux contours des meubles, aux formes des objets, souvent inidentifiables, tranchant à peine sur les couleurs éteintes que le pastel donne aux tentures, aux tapis, aux garnitures des sièges, la grande photographie pendue au mur apportait une forte note d'évidence; il ne s'agissait pas, à proprement parler de réalisme, tant cette image resplendissait : le grand mort sortait du cadre. Tout ce qui se trouvait alentour était dominé, sinon aboli, par sa présence.

Assis à son bureau, Philippe Hériat était placé entre la bibliothèque, que le souvenir de Balzac emplissait, avec les exemplaires dédicacés des éditions originales de ses œuvres, avec des objets qui pouvaient lui avoir appartenu ou avec lesquels il s'était familiarisé, chez les Carraud, avec des médallions le représentant, et, à l'opposé, presque grandeur nature et comme auréolée, la tête de Victor Hugo, sur son lit de mort. Ce voisinage, cette cohabitation traçait en somme, à travers la pièce, une diagonale du génie.

Si l'on avait ouvert les tiroirs de tel ou tel meuble de cette pièce ou de certains de ceux qui se trouvaient dans le reste de l'appartement, on aurait découvert plusieurs écrits de Victor Hugo et de ses proches (dont Juliette Drouet), ainsi que des dessins de l'écrivain, quelques-uns portant des légendes de sa main, des documents se rapportant à sa vie littéraire et à son activité politique, etc. Dans l'entrée de l'appartement, on voyait une petite table venue de chez lui, avais-je cru comprendre; son style s'apparentait, en tout cas, à celui des meubles qu'il s'était quelquefois amusé à composer avec des éléments disparates, et qu'on pouvait voir au musée de la place des Vosges. Qu'est-ce donc qui expliquait cette présence de Victor Hugo, ici même?

Le père de Philippe Hériat s'appelait, on l'a vu, Georges Payelle. Il appartenait à une famille de cette bourgeoisie des grandes villes de province qui, au siècle dernier, par tradition, fournissait la France de notables. Georges Payelle deviendrait premier président de la Cour des comptes, au terme d'une brillante carrière au service de l'État. Quelque cinquante ans plus tôt, après des études de droit, il était devenu, par le jeu des relations familiales, le secrétaire particulier d'Édouard Lockroy, homme politique déjà très en vue, malgré son relatif jeune âge. Député en 1871, à trente-trois ans, il avait vécu, à Paris, la Commune, sans y participer effectivement, mais en gardant des relations avec certains de ses représentants, ce qui lui avait valu de passer quelques semaines en prison, après l'écrasement du mouvement insurrectionnel.

Ses opinions, qui le rangeaient dans la gauche républicaine, le firent entrer dans l'entourage de Victor Hugo, quand, à son retour d'exil, le poète reprit son activité politique et se présenta, en 1872, à des élections, sans parvenir à être élu. Son fils aîné, Charles, était mort, un an plus tôt, laissant une veuve que le poète, animé de sentiments généreux et d'un goût naturel du patriarcat, s'empressa de traiter comme si elle eût été sa propre fille. Elle était encore jeune (Charles Hugo n'avait que quarante-cinq ans, quand il mourut). Édouard Lockroy, qui fréquentait assidûment la maison des Hugo, allait en faire sa femme. Victor Hugo ne put que s'en réjouir. Édouard Lockroy était le fils d'un honorable auteur dramatique, qu'il connaissait; Édouard Lockroy lui-même écrivait un peu, en dehors de ses activités politiques... En vérité, c'étaient celles-ci qui intéressaient le plus le poète. Intelligent, combatif, le jeune député n'allait pas tarder à figurer parmi les « ténors » de l'Assemblée. Il se signalerait notamment en exigeant, dans un discours reten-

tissant, qu'une commission d'enquête fût constituée pour établir la liste des actes arbitraires du fameux « ministère du 16 mai 1877 ».

Celui-ci avait été formé après que le maréchal de Mac-Mahon, président provisoire de la République, eut démis de ses fonctions le chef du gouvernement, Jules Simon, et chargé le duc de Broglie de constituer un nouveau cabinet. Composé en majorité de nostalgiques de l'Empire ou de la monarchie, le nouveau ministère s'était empressé de décréter des mesures des plus rétrogrades, parmi lesquelles la suppression du droit de réunion et de la liberté de la presse. Mais des élections prévues antérieurement ayant eu lieu, avec pour résultat une nette victoire des républicains, un nouveau cabinet, libéral celui-là, avait, obéissant au désir de l'Assemblée, galvanisée par le discours de Lockroy, décrété la mise en accusation du gouvernement précédent et provoqué ainsi le départ du maréchal de Mac-Mahon, le père de l'« ordre moral ».

Un an plus tôt, Victor Hugo avait été envoyé au Sénat par les électeurs parisiens. Ainsi Edouard Lockroy, aussi intégré dans la famille du poète que s'il avait été un gendre véritable, était devenu pour celui-ci un jeune et bouillant compagnon de lutte. Un peu plus tard, Georges Payelle, par ses fonctions de secrétaire particulier de Lockroy, allait être amené à approcher souvent Victor Hugo. Mais déjà le poète déclinait. Le jeune homme se retrouva bientôt, tenant un des cordons du poêle, derrière le « corbillard des pauvres » souhaité par l'illustre défunt, que n'en honoraient pas moins de majestueuses obsèques nationales.

Edouard Lockroy allait bientôt devenir ministre, tantôt de l'Industrie et du Commerce, tantôt de l'Instruction publique, tantôt de la Marine, cependant que Georges Payelle, libéré de ses fonctions de secrétaire et devenu le mari d'une des

petites filles de Zulma Carraud, faisait carrière dans la haute magistrature. Il restait très attaché à Édouard Lockroy, les liens de la franc-maçonnerie s'ajoutant vraisemblablement à ceux qui s'étaient établis entre les deux hommes, au cours de leur longue collaboration.

Georges Payelle fut-il choisi comme exécuteur testamentaire par Edouard Lockroy lui-même, lorsque vint pour celui-ci le moment de prendre ses dernières dispositions, ou ses proches, à sa mort, sollicitèrent-ils, pour remplir cet office, celui qui avait été son secrétaire et qui se trouvait particulièrement averti, en matière juridique ? Les dessins, les documents autographes de Victor Hugo, certains objets et cette petite table réputée lui avoir appartenu, qui se trouvaient dans l'appartement de Philippe Hériat, faisaient inévitablement penser au legs modique par lequel les bénéficiaires d'une succession concrétisent, selon les vœux du défunt, leur reconnaissance à l'égard de l'exécuteur testamentaire, et qu'on appelle « le diamant ».

Mais il n'importe : ces dessins, ces documents, ces objets auxquels s'ajoutait le grand portrait photographique mortuaire de Victor Hugo, qui venait, en quelque sorte, les personnaliser, les habiter, assuraient au poète une grande présence, en ce lieu. En un mot, Balzac aidant, si j'ose dire, l'appartement, avec tous ses éléments plus ou moins hantés, constituait un petit sanctuaire de la littérature du siècle dernier.

Le haut degré d'accomplissement qu'elle avait atteint, en ce temps, mais surtout sa sacralisation, due en grande partie aux romantiques, qui la liaient au culte du moi, avait eu un effet jusque dans ma génération et expliquait que régnât en ce lieu une atmosphère de culte. Le mot est excessif, en ce qu'il suggère une vénération superstitieuse, aveugle, dans

PIERRE GASCAR

Portraits et souvenirs

La série de portraits qu'on trouvera dans ces pages offre l'image de la diversité dont la littérature française tire sa richesse et son éclat. Louis Aragon, Roger Caillois, Jean Cocteau, Michel Foucault, Philippe Hériat, Jean Rostand, Marguerite Yourcenar (l'ordre alphabétique bannissant toute idée de classement) représentent, chacun d'eux à sa manière, la pensée et la sensibilité de leur temps.

Les moments que j'ai partagés avec ces écrivains, isolément, m'ont permis de découvrir des aspects significatifs de leur être, et leurs œuvres en ont été pour moi un peu plus éclairées.

C'est au seul hasard des rencontres que ces écrivains doivent aujourd'hui d'être réunis dans mon livre, mais je ne suis pas éloigné de penser que cette apparente disparate a la valeur d'une véritable sélection.

P. G.



Portraits et souvenirs

Pierre Gascar

Cette édition électronique du livre *Portraits et souvenirs* de Pierre Gascar a été réalisée le 27 mai 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 978-2-07-088888-8 - Numéro d'édition : 1000000)

Code SODIS : B000000000 - ISBN : 978-2-07-088888-8 (- (978-2-07-088888-8))

Numéro d'édition : 1000000